

la mer qu'elle voyait comme un très grand lac entouré de pays jaunes, une sorte de fleuve immense au bout duquel se trouvait un petit pays, la France ; elle ne savait comment des jonques hautes comme des montagnes pouvaient marcher sans rames, ni voiles, avec un feu intérieur. Méo savait — était assez habile pour trouver de plausibles raisons à tout. Et Sen, de cette conversation, retint un aperçu nouveau des choses en même temps qu'une dizaine de mots d'un usage courant sinon d'une correction parfaite.....

La chaleur tombait d'aplomb sur les cailloux du préau. Elle semblait en rebondir et frapper les murs. Entre l'écurie et la cuisine, le sol était couvert d'une belle nappe d'ombre. Ce coin était le seul frais de tout le camp. Thi-Sen demanda une natte et un oreiller. La fatigue avait vaincu son ennui.

XII

En s'endormant, Sen entendit trois bruits. Ils étaient l'effet de ce premier somme où le cauchemar semble vouloir se faire annoncer. L'un, rude et sec, venait de l'écurie, le second, criard et furieux, partait d'un pilier de la véranda, des grimaces l'accompagnaient, le troisième était un chuchotement : « Mandarin Cadouille, Mandarin Cadouille ». Sen ferma ses petites mains dépourvues maintenant des grands ongles dont elle était si fière. L'image de trois ennemis devait hanter son sommeil : le cheval, le singe et Méo.

Le premier n'était pas très redoutable. Il suffisait de se tenir à l'écart quand il sortirait.

Il venait du Sud où il était né dans une écurie de mandarin : quatre pieux réunis par des cordes d'herbe tressée. Sa destinée devait être sans éclat ; peu de nourriture, nul soin, beaucoup de coups, il serait devenu une de ces bêtes efflanquées aux crins embroussaillés, condamnés tantôt à une inactivité absolue, tantôt à un effort trop rude. Les soldats blancs étaient venus, l'avaient

arraché à son sort et, depuis lors, plusieurs maîtres s'étaient succédés, un peu lourds à porter, aux jambes très longues, aux talons piquants, mais tellement attentionnés, que lavé, étrillé, soigné, ayant d'exercice juste ce qu'il fallait, il ne lui manquait qu'un esclave pour chasser les moustiques et une fanfare pour distraire ses repas et ses bains, comme au Cambodge en possède une l'Eléphant Sacré. Une robe alezan-brûlé, marquée de noir aux pattes et de blanc au garot, l'habillait de poils soyeux, si lustrés qu'ils luisaient au soleil. Les deux autres chevaux, à côté de lui, étaient sans beauté ni valeur.

Il ne professait point de haine personnelle contre Sen. Elle lui rappelait une sorte de long serpent rouge, dont tous les jours précédents il avait eu grand peur. Ce serpent avait, pendant les marches, une sorte de panse énorme sous son ventre et dans cette panse Thi-Sen somnolait. Il avait cru tuer le monstre lui-même en lançant sa ruade, il n'avait obtenu que la chute d'une petite pluie sèche où les brindilles de paille et les araignées se trouvaient mélangées.

Le second ennemi de Sen était enchaîné lui aussi. Il parviendrait certainement, quelque jour, à défaire ses liens, aussi faudrait-il faire bonne garde.

L'antipathie de l'Annamite pour le singe ne s'explique que par une comparaison constante. Il le fuit comme un homme redoute un frère dévoyé, renié et devenu plus malin, plus méchant que

lui-même, avec une tournure d'esprit commune. La haine de Sen se doublait d'un fétichisme particulier. Comme la plupart de ses compatriotes, elle redoutait particulièrement une bête. Les Jaunes ne croient pas beaucoup aux bonnes influences ; le but principal de leurs superstitions est d'éloigner les néfastes, qui prennent toutes les formes pour leur tendre des pièges et leur jouer de vilains tours. En général, les fauves se disputent leur terreur. Sen, par extraordinaire, était « vouée » au Singe. Je ne sais à quel malencontreux hasard elle était redevable d'un danger tel. D'autres bêtes eussent été, il est vrai, aussi terribles quoique se trouvant au loin, l'influence néfaste ne se limite pas aux seuls éléments dont use le mauvais génie, ni à son voisinage. Il prend souvent les formes les plus inattendues pour torturer les humains, et tel, qui, voué au crocodile, pourrait vivre tranquille sur une montagne, ne manquerait pas de reconnaître son ennemi dans sa case même, sous l'apparence d'un poulet, d'un chien, d'un lézard, même d'un petit cochon noir et rose, dont le ventre balayant le sol devrait être un sûr garant de son humeur pacifique. Parfois même le Génie demeurerait invisible. Il « était dans l'air », caché, guettant, prêt à tout, si des sacrifices, des offrandes n'adoucissaient pas sa fureur... Pour l'exterminer, il eût fallu tuer la race entière, toute la race. N'en restât-il qu'un représentant par delà cent mers et mille montagnes, le danger persistait. L'ennemi pouvait toujours être autour de soi, et l'on ne prononçait

point son nom, pour ne pas attirer son attention.

La présence d'un spécimen, en chair, en os et en poils, devenait par conséquent singulièrement redoutable. Il faudrait l'apaiser sans cesse par des cadeaux et des prières — quitte à lui faire des grimaces, de loin, après avoir constaté la solidité de ses liens, en attendant le moment où il serait possible de l'envoyer dans l'Am-phu des bêtes.

Je ne crois pas que le petit macaque au front de vieillard précoce, aux yeux roulants, à la houppe fauve et grise entre les tempes dégarnies, soupçonnait ce grand mystère. Un letchi ou une banane eussent d'ailleurs mieux distrait son esprit, comme eût plus absorbé sa pensée le jeu d'une araignée grimant innocemment sur le bois, sans deviner que l'instant suivant elle allait être croquée comme un pou vulgaire.

Peut-être était-il né dans l'un de ces grands bois dont les lianes, enchevêtrées dans les branches, abritent les Laotiennes caressées par leurs amants. Il venait de l'ouest, où des hommes, bravant pour l'appât du gain leur répulsion, l'avaient capturé. Il avait voyagé sur leur dos, puis, attaché à l'avant d'un sampan, il avait contemplé l'eau où un autre petit singe montrait sa tête, ce qui l'étonnait, le ravissait et l'affolait tour à tour. Il avait suivi docilement, mordant quelquefois, mimant tour à tour des caresses et des fureurs, esclave pour la vie entière, car il devait connaître la loi des singes qui ordonne la mort du captif sitôt qu'il retourne chez ses frères.

Il dormait, mangeait, buvait, criait, guettait les

mouches, les insectes et les petites bêtes et n'avait qu'un ami, Beaupoil, le chien du poste, un brave bon chien, laid et mal tenu. Ils jouaient ensemble, Beaupoil souffrait mille misères sans mordre et battait de la queue quand le singe, avec un sérieux extrême, visitait un à un ses poils pour chasser les puces. Le singe est égoïste, Beaupoil avait beaucoup de puces.

Il aimait un peu les blancs parce qu'il lui donnaient des croûtes, du sucre et des fruits ; il détestait tous les jaunes qui, lorsqu'il n'y prenait garde, lui tiraient la queue, pour lui rappeler que la mode de traîner derrière soi un aussi long appendice est passée. Au surplus, il était, comme tous ses pareils, gourmand, sournois, rusé, méchant et incorrect.

Le troisième ennemi de Sen était plus redoutable, n'étant jamais attaché. Sa liberté même était souvent hors de mesure. La gravité de cette inimitié était considérable. Méo ne pouvait être ni fui, ni évité ; sans lui, Sen était muette ; il pouvait dénaturer ses intentions, travestir ses pensées. Trois fois, pendant le voyage, elle l'avait soupçonné de la trahir. Méo avait la même souplesse, la même malice que le singe — qui devait être son parent — mais il avait sur celui-ci une supériorité : il était libre.

Il est bien malaisé de conter les antécédents de Méo. Son enfance avait dû être paresseuse, voleuse et... annamite dans un village des côtes au-dessus

du Delta, voisin de la Chine. Les tirailleurs et les linhs, venus par groupes de leurs villages, se connaissaient tous plus ou moins. Sur la réquisition des autorités françaises, les notables les avaient désignés et le village répondait de leur fidélité. Méo n'avait parmi eux, ni au camp, ni à la ville, aucun parent, aucun ami d'enfance. Il était l'un des très rares miliciens dont nul ne répondait.

Les contrôles portaient vis-à-vis de son numéro matricule ce seul nom, qui n'était qu'un sobriquet. On ignorait s'il l'avait reçu en naissant ou au début de son adolescence. Enfant perdu, enfant chassé, repris de justice, toutes ces hypothèses étaient permises puisqu'il ne portait aucun nom familial.

Il avait eu son village pourtant comme tout le monde... il répondait évasivement lorsque ses camarades avec emphase et nostalgie vantaient le leur. Ce beau village assis entre les rizières sur des pilotis de bambou allait tout de guingois et de temps en temps une case se couchait dans la boue, entraînant ou bousculant ses voisines. En temps normal, toutes penchaient, l'une à droite, l'autre à gauche, en avant ou en arrière. L'ensemble avait un aspect original. Lorsque l'été avait asséché les rizières, on pouvait, en suivant les petites digues, gagner à pied sec l'autre village où commençaient seulement les sentiers menant à la ville ; pendant la saison des pluies, il fallait user de grands paniers en guise de bateau et passer d'une rizière à l'autre, en escaladant les talus

devenus d'argile glissante. L'opération ne se faisait jamais sans chute et sans bain.

Méo, en contant cela, respectait la vérité. Il ne mentait pas en disant qu'il était parti un jour, avait été domestique à Hanoï et s'était engagé dans la milice.

Il se taisait sur les événements qui avaient précédé ce départ et sur ceux qui avaient suivi son arrivée. Il évitait de parler d'une longue période, probablement par modestie. Il aurait fallu, peut-être, narrer trop de menus faits ; ceux-ci, sans doute, seraient incompréhensibles pour nous qui savons qu'il faut un sou au moins pour faire le plus pauvre des repas. Méo vécut comme un garçon intelligent, agile et dépourvu de scrupule pouvait vivre dans un pays où tout se comptait en sapèques. Il avait pu boire, manger, fumer sans travailler beaucoup. L'amour est un superflu qui s'acquiert aisément pourvu qu'on sache la manière, et le sommeil se peut prendre sans bourse délier. Restait le jeu, l'opium et les vêtements. Une aubaine de temps en temps pourvoyait aux deux premiers et Méo, à ce moment-là surtout, n'avait aucune nécessité de se vêtir avec élégance. Un lambeau d'étoffe lui suffisait... encore n'était-ce pas absolument indispensable.

Méo connaissait à peu près tout le Tonkin, surtout le haut pays. L'avait-il exploré avec les blancs, avec les siens, avec les Chinois ? Nul ne le savait. Cuisinier, boy, homme de peine ? Il ne le disait point. Peut-être avait-il été l'un de ces apprentis mal tenus, nourris par charité, peinant

plus qu'un homme que les domestiques s'adjoignent, ou l'un de ces garçons aux allures équivoques dont la présence autour des bivouacs s'excusait, aux premiers jours de la conquête, par un prétexte vague.

Il se vantait d'avoir servi un officier. Méo pouvait en effet assumer tous les soins d'une maison. Il était également apte à être cuisinier, blanchisseur, linge, valet de chambre et même palefrenier, préparant, s'il le fallait, le matin les cigarettes, le soir les pipes de la fumerie. Ces fonctions étaient avantageuses, pourquoi les avait-il donc abandonnées ?

Un excès de discrétion l'empêchait de raconter une aventure fâcheuse pour ses reins, quoique la correction ait été infligée par un ami; son échec était très déshonorant : mal caché, le beau sac de pièces d'argent volé à son maître avait été retrouvé. L'affaire, grâce à cette découverte, avait été arrangée à l'amiable. Méo avait eu bien peu de chance. D'une guigne pareille un homme se relève difficilement. Il avait dû prendre quelques mois le bâton de coolie, bien dur aux épaules et bien humiliant pour un garçon pourvu de fortes qualités.

La vérité, dans son récit, revenait aussitôt : il s'était engagé et, peu après, on l'avait dirigé vers le poste. Là, deux emplois, deux dignités devrais-je dire, l'attendaient, il était devenu à la fois cuisinier et interprète.

Au physique, il était petit et mince. Son agilité rappelait celle du singe, sa souplesse celle du

félin. Il était jeune, pourvu d'un faciès bien annamite, rappelant toutes les races jaunes, sans être ni chinois, ni japonais, ni siamois. Il portait maintenant une belle épingle de cuivre pour retenir son chignon, un uniforme très propre et parfois de gros et lourds souliers.

Il sera inutile, je crois, au cours de cette petite histoire, de faire son portrait moral.

Malgré ces trois ennemis, Thi-Sen dormit paisiblement, à terre, comme un femme de milicien, comme un pauvre paysan, comme les marmitons; comme Méo le cuisinier et Beaupoil, le gros chien roux, elle avait une natte.

Ce fut encore le vacarme du clairon qui éveilla Sen. Ses oreilles s'habituèrent mal à ces sons tantôt longs, tantôt secs, tantôt brusques, tantôt traînants. Elle connaissait cependant diverses musiques et quelques musiquettes, toutes susceptibles de donner des petits cris et des gémissements, d'imiter l'agonie des chats, la colère des enfants, le grincement de la scie sur la pierre ou le bourdonnement de la pluie sur une plaque de tôle. Elle aimait les ronflements sourds des tambours battus par les massues et les résonnances des gongs de cuivre.

La diane joyeusement s'épandait sur le camp, pénétrait dans le cases et semblait courir sur la campagne, très loin, très loin jusqu'aux limites du regard. La montagne la redisait en sourdine et les échos la répétaient cinq ou six fois comme si, dans des camps voisins, se chantait aussi le réveil.

Thi-Sen baïlla, s'étira, se mit sur pied. Beau-poil, qu'elle n'avait revu depuis l'arrivée, de graves intérêts l'avaient toute la matinée retenu

près du fleuve, vint la flairer et lui faire fête malgré les appels et la colère de Paoli — le singe — terrifié de voir en bons rapports son ami et sa rivale.

Méo ouvrit un œil et le referma, jugeant l'heure propice à une sieste plus longue; mais une voix retentissante l'appela, à laquelle son fausset strident répartit : « Voilà ! »

Sen attendait que son nom fut prononcé. Il était temps que l'on s'inquiétât un peu d'elle... Les officiers avaient à s'occuper des hommes, elle ne les intéressait guère. Il y avait inspection et revue, de quoi employer toute leur journée. Sen devrait encore attendre, rester étrangère dans cette maison qui allait cependant devenir sienne.

Méo la sauva encore de l'ennui : il descendait au village, voulait-elle venir avec lui ?

Ils partirent doucement à pied. Deux gamins, sérieux comme des pages en service, nus comme de petits mendiants, les suivaient, Méo trouvant indigne de rapporter lui-même ses achats.

Le sentier, à la sortie de l'enceinte extérieure, devenait une vraie route, construite comme celles de France où circulent les lourdes voitures. Celle-ci ne devait supporter que les sabots des chevaux, les pieds nus des soldats et des paysans, elle n'était pas moins empierrée et large, pourvue de talus et de fossés. C'était une grande merveille, car les routes du royaume se trouvaient selon une tradition immémoriale, confiées à la bienveillance du soleil et des pluies, au soin des herbes qui pous-

saient avec une telle force que leurs racines consolidaient la terre.

Sen n'avait jamais quitté son village. Ses plus grandes promenades n'avaient dépassé ni les lisières de la forêt, ni les flancs de la montagne. Elle devait s'étonner en voyant des cases bien alignées, construites avec solidité sur un modèle à peu près uniforme. Elles ne se différenciaient guère des autres cases de pêcheur perdues dans la brousse ; les nattes, les treillages, les toits étaient plus soignées. Bonneaud avait lui-même marqué les emplacements et exigé quelque soin dans la construction. Elles dataient d'une année à peine et néanmoins paraissaient fort anciennes à côté des maisons de pierres. Toutes s'ouvraient par un panneau entier soutenu par deux bambous sur la rue, qui se trouvait ainsi élargie par vingt retraités sombres où se montraient des têtes curieuses.

Thi-Sen avait déjà sa légende, à la vérité assez différente de l'exactitude ; — la vérité stricte n'a rien à voir avec les légendes, elle nuit aux ornements dont il est coutume de les parer et à l'ensemble desquels chaque nouvelle bouche apporte son tribut.

Le marché était bien ce que Sen avait vu jusqu'ici de plus vaste. Les bambous royaux, hauts comme des arbres, soutenaient un toit très élevé. Tous les produits de la campagne, tous ceux du fleuve s'y trouvaient représentés sous la surveillance de corps accroupis entre chaque tas. On ne distinguait d'abord qu'une chevelure et des pieds nus, une tête se relevait au premier mot

et le marchandage commençait. Chaque discussion était longue et minutieuse, avec de faux départs et de faux retours.

Méo acheta beaucoup pour étonner Sen, aussi les deux gamins réquisitionnèrent-ils deux autres garçons pour leur prêter aide.

Quelques murailles parallèles, encore blanches malgré les traces que les pluies y avaient laissées, formaient ce que pompeusement j'ai appelé les maisons de pierres. C'était, à vrai dire, une suite de compartiments à la mode chinoise, formés de planches sur la façade et séparés en deux étages. Devant la plus grande, une lanterne annonçait la demeure de Lien-Kin, chinois, « Le Chinois », c'est-à-dire le commerçant, le banquier, le vendeur, l'homme universel, la providence.

Les marchandises les plus diverses s'alignaient sur les murs et dans les casiers. Certaines venaient de très loin, par des voies inconnues, amenées là, par miracle sans doute, aussitôt que le village était devenu un endroit sûr, où les lingots d'argent pouvaient avec quelque sécurité s'entasser les uns à côté des autres.

Ce bazar contenait en vingt mètres carrés tout ce qu'il est possible de désirer dans un poste lointain ; l'indispensable, le nécessaire et aussi le superflu. Des bibelots saugrenus, porcelaines communes, verroteries grossières, voisinaient avec les flacons d'épices ou de sauces, les boîtes de conserves et les fioles d'alcool, formant un assemblage hétéroclite dont la vue devait étonner une paysanne. Sen n'en laissait rien paraître, elle s'inter-

rogeait sur l'emploi de tout sans trouver d'explication.

Méo avait acheté du tabac et une bouteille au goulot cerclé d'argent. Sen n'avait pu résister à la tentation d'un grand chapeau qu'on paierait une autre fois. Le Chinois n'était pas pressé et « Madame Capitaine » inspirait confiance. On y joignit une paire de sandales et un mouchoir rose et vert.

Sen gênait un peu Méo, il avait besoin d'aller au premier étage pour voir quelque chose de très important... Non vraiment cela ne pouvait intéresser Sen, il valait mieux qu'elle rentrât au camp.

Sen, docile, rentra seule, suivie des petits porteurs; le foulard déjà ornait sa tête sous le grand chapeau aux glands énormes.

XIV

La chaleur tombée, le camp passa de son animation disciplinée au désordre des heures de liberté, ainsi qu'une caserne de France. Les femmes et les enfants sortirent des coins où ils se cachaient. Une vie bizarrement familiale succéda aux exercices militaires.

Répugnant à s'asseoir parmi les autres, ne sachant où aller, n'osant rester dans la maison, Sen erra sous la véranda, visita les chambres suivie pas à pas par Beupoil, qui semblait l'affectionner, ou désirait peut-être surveiller cette nouvelle venue, malgré la sympathie qu'elle lui inspirait.

Sur les papiers, ces étranges morceaux de papier bien coupés couverts de caractères presque semblables, un effrayant petit instrument de cuivre oxydé, verdegriisé, sali, attira Sen. Elle avait, en percevant un bruit saccadé, cru à la présence d'une bête sous la table, mais elle avait dû reconnaître que la bête était cachée dans la boîte, derrière un rond blanc, marqué de petits signes en cercle. Deux tiges en fer étaient fixées au centre et lorsqu'on les regardait quelque temps on s'a-

percevait que l'une d'elles bougeait, c'était incontestable. De quelque côté qu'on penchât l'objet, il était impossible d'arrêter la bête dont le travail ressemblait à celui d'un minuscule forgeron martelant le fer à petits coups égaux.

Quand Bonneaud entra, elle cherchait encore à percer le grand mystère.

— « Thi-Sen, curieuse ! »

Elle ne comprit pas le sens du second mot et demeura immobile, un peu ridiculement comme elle l'avait vu faire aux soldats. Bonneaud rit et lui pinça le menton. Sen ignorait que tous les blancs aiment à voir sourire leurs amies. Il prit la boîte : Sen allait voir. Elle se tint un peu sur ses gardes... la bête pouvait sauter, mordre ou piquer, elle était peut-être très dangereuse. La bête ne sauta point et le mystère devint plus grand. En remuant une longue aiguille de cuivre, Bonneaud avait déterminé l'explosion d'une sonnerie formidable. Sen recula de trois pas, rencontra le mur et, de frayeur, s'accroupit. Il allait sans doute arriver quelque cataclysme. En effet... Bonneaud sortit en riant aux éclats de la première rencontre de sa petite amie avec un réveil-matin.

Sen, heureusement, a trouvé aussitôt une consolation. Ses bagages ont été déposés le long du mur. Dans le panier à compartiments se trouve un coffret précieux, très vieux, en cuivre uni. Un tigre fantastique, ramassé sur ses pattes de devant comme un chien jouant, sert de bouton ; bien des mains l'ont usé, il ne ressemble plus à rien... on le prendrait volontiers pour un extraordinaire cra-

pand s'il n'avait une belle queue dentelée en panache. Ce que contient le coffret n'est pas très frais, Sen avisera ; elle mâche la première chique de bétel de ce jour.

Au dehors, le soleil déclinait. Son or avait pâli et ses rayons étaient caressants. Une petite brise, chargée de la bonne odeur du fleuve et de la brousse, annonçait une nuit délicieuse.

Tout à l'heure l'astre disparaîtra derrière la montagne, en quelque replis de rocher disposé pour sa nuit. De belles couleurs aux teintes délayées formeront au-dessus de la crête une grande auréole et les verdurees des arbres, devenues plus vertes à mesure que le ciel brunira, arriveront à se confondre avec l'obscurité.

Les rayons obliques glissaient sur la mer d'herbes, faiblissaient devant le crépuscule, laissaient envahir de gris la campagne.

Les montagnes se reflétaient en silhouettes de plus en plus grandes sur la brousse. La nuit allait venir comme si leur ombre envahissait toute la nature. La sentinelle du mirador cria. A son appel les chefs, les soldats, les femmes, les enfants coururent à la barrière.

Le retour des rebelles ? Sen fut émue : elle alla voir, elle aussi. Méo sortait du village à côté d'un homme vêtu d'étrange façon, presque comme un indigène. Les officiers firent tout de suite de grands signaux avec leurs bras et, sitôt qu'il fut à portée de leur voix, le saluèrent joyeusement.

Il portait un long sarrau noir, semblable aux

tuniques annamites, sa barbe était rousse et longue, son nez supportait de grosses lunettes rondes, larges comme des bécicles chinoises. Sen le retrouva dans son souvenir. Elle l'avait vu, un jour qu'elle flânait au bord de l'eau, remonter le fleuve en barque.

— « Doï ! fit-elle, heureuse un peu de savoir de quel titre saluer le sergent qui se trouvait près d'elle — quel est-il celui-là ? Ce ne peut être un plus grand mandarin militaire que mon époux ni quelque grand mandarin civil, certainement pas une « Colonne de l'Empire » puisqu'il n'a ni soldats, ni drapeaux, ni serviteurs.

— « Non, répondit le sergent ; ce n'est qu'un bonze d'une pagode voisine, comme il y en a beaucoup à l'Est et dans les villes. Il adore des Bouddhas étranges, l'un est attaché à deux bambous croisés, les autres sont couverts d'or. Ce sont peut-être des Bouddhas très puissants, parce que le bonze sait beaucoup de choses et connaît les prières qui guérissent... »

La nuit est venue. Deux lanternes chinoises dessinent de grands ronds pâles. Leur panse tendue sur une armature de bambou les fait ressembler à deux animaux gonflés démesurément. L'une domine l'entrée, l'autre éclaire les portes des cases. L'obscurité au-delà de leur clarté est plus bleue, plus profonde.

La nuit est piquée de petites lumières qui toutes paraissent aller très vite de peur que le Seigneur (le tigre), les Génies, les Ames Errantes, les Mau-

vais Sorts ne les atteignent avant leur arrivée au village dont on voit le groupe des feux.

Sur toute la campagne c'est le calme profond des grandes nuits, si léger, si frais ; les bruits du camp ne l'interrompent pas ; ni les exclamations, ni les rires, ni les horribles injures où le nom des Ancêtres est mêlé, ni la mélodie interminable que chante un homme à l'écart, pour le seul plaisir d'entendre les mots succéder aux mots sur un rythme égal, monotone, sauvagement plaintif, n'arrivent à le combattre, à l'atténuer.

Thi-Sen s'ennuie beaucoup plus depuis que la nuit est tombée. Elle ne peut préciser quel danger la menace, elle devine que quelqu'un ou quelque chose rôde autour d'elle — qu'elle ne peut deviner, qu'elle ne peut non plus apaiser.

L'homme roux vêtu de noir peut-être... Il l'a vue sortir de la maison et a dit en effleurant de la main sa joue :

— « Cela fera une néophyte » : Des paroles drôles évidemment, car les blancs ont ri.

Le couvert a été dressé sous la véranda. Entre Beaupoil et Paoli, les trois Français ont beaucoup mangé et beaucoup bu surtout, — des liquides de toutes les couleurs en commençant par celui verdâtre comme le beau jade que Méo a acheté. Ils ont beaucoup parlé, beaucoup gesticulé et le bonze blanc a raconté des choses très comiques qui ont fait rire les autres, même le capitaine au corps maigre dont le visage semble très triste.

Thi-Sen a été encore l'invitée de Méo qui sert le dîner maintenant et ne pense pas à elle. Elle

a fait dix fois le tour du camp, passé partout, tentée sans cesse de se mêler aux autres femmes pour s'ennuyer un peu moins. Des miliciens sont partis et d'autres sont revenus du village, certains se sont couchés au bord de l'enceinte ; sous la lanterne, une partie de bacouan a été organisée.

Soudain, une nouvelle sonnerie a éclaté, les groupes se sont dispersés, les sergents sont venus parler au capitaine ; après une nouvelle claironnade, les portes ont été closes et les lanternes éteintes. Le camp est devenu tout à fait sombre, avec seulement un peu de clarté autour de la table.

Tout est noir et bleu. Les cases semblent avoir disparu, on les devine à peine, tant leurs lignes sont devenues de la même couleur que le ciel. Seuls les murs du bastion, si éclatants de blancheur sous la lumière, forment maintenant un grand carré grisâtre. Les ombres peuvent aller d'une case à l'autre, se glisser malgré les défenses hors du casernement et même, en soulevant légèrement le panneau tombé, entrer dans la demeure des femmes. La nuit a tout absorbé. Elle serait angoissante si deux miliciens dans leur cage aérienne ne veillaient, l'oreille aux aguets, perdus, eux aussi, dans ces ténèbres qui vont peu à peu s'éclaircir quand la lune paraîtra.

Les blancs se sont levés, derrière Méo qui porte le photophore, ils traversent le préau. Sen s'est assise sur la caisse dont l'homme roux avait fait son siège. Elle entend les détails de la ronde qui se poursuit gaiement. Le missionnaire paraît la di-

riger, sa grosse voix mêle les mots français aux mots annamites et même lorsqu'elle gronde et menace, elle mène toujours aux rires. Il est bien plus gai que tous les bonzes vêtus de bure, coiffés de l'immense chapeau de roseau aux bords démesurés. Son Bouddha est peut-être moins méchant que le leur... Les miliciens rient aussi, même ceux qui ont été surpris en faute.

Beupoil est demeuré assis aux côtés de Sen. Sen s'absorbe dans une pensée triste que chasse un bruit sourd, tout proche d'elle, suivi d'un grognement furieux et de petits cris. Sen a frôlé le malheur : elle avait oublié le singe...

Elle s'est levée et la ronde en rentrant, la trouve sur son chemin. Bonneaud a eu un sursaut. Le missionnaire l'a regardé malicieusement en contenant un rire. Nul n'avait songé à cette éventualité. — Sen ne peut coucher dans la même chambre que lui, qui doit reposer sur le lit de camp. Méo, dès le premier mot de son chef répond :

— « Moyen, Moyen. » Ce qui peut se traduire par « Oui, oui, certes c'est possible ». Son ton fit comprendre que rien ne lui était impossible, et il entraîna la fillette.

Méo a promis de trouver un asile pour Sen. Sen dormira seule, tant bien que mal, dans la cuisine. Les marmitons bousculés encore, les cheveux plus désordonnés que jamais, enlèvent les ustensiles qui traînent, trouvent un balai, jettent dehors à grands coups furieux une poussière si vieille qu'elle avait droit de cité. Toutes les nat-

tes de la maison forment un lit que couvre encore le tapis de la table.

Thi-Sen peut dormir sans crainte, les barrières sont solides, les portes fermées, les sentinelles la protègent, autour de sa case elle aura une garde : les miliciens employés dans la maison, tous les petits serviteurs volontaires des linhs et ceux de la cuisine, serrés les uns contre les autres pour avoir moins froid, mieux que des chiens au chenil, comme des soldats de plomb dans leur boîte.

Elle s'étend avec toutes ses robes. Méo a même prévu le petit oreiller dur où elle posera la nuque. La paix de la nuit profonde et sereine pèse aussitôt. Quelques lucioles se risquent bien à voltiger par là, ne font-elles pas partie de la nuit ? L'ouverture que rien ne ferme montre un coin tout noir, la montagne dans un grand rectangle bleu semé d'étoiles, qui sont comme de grosses, immobiles et lointaines lucioles.

Un cri très effacé, très faible, — jappement, plainte d'enfant, miaulement, — doit troubler au loin le calme de la campagne. Le fauve chasse ce soir.

Un petit rais lumineux se dessine sur le sol en face d'une porte, la brise apporte des relents d'opium : les blancs fument. Sen sait prendre la boulette, la présenter à la flamme, la poser dans la pipe après l'avoir roulée sur le fourneau, quand elle est bien à point. Elle aimerait à être sur le lit de camp pour voir fumer et pour se réjouir de la bonne odeur. Sen ne peut dormir, elle suit les progrès de la lune dans le ciel qui s'éclaircit ; la

petite lueur de la fumerie pâlit de plus en plus.

Déjà le ronron familier lui a annoncé que son mari repose et bientôt, éclate, magnifique comme le roulement régulier d'un gond, le ronflement du missionnaire. Il emplît le silence, règne sur la nuit, autoritaire et irréel, indifférent aux pipettes que brûle auprès de lui, le garde, désireux de rattraper son abstinence des jours précédents où il répondait du camp.

Un glissement furtif, imperceptible : Thi-Sen n'a pas le temps de se relever, de se défendre, une ombre est entrée dans la case, s'est couchée auprès d'elle.... Méo.